

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

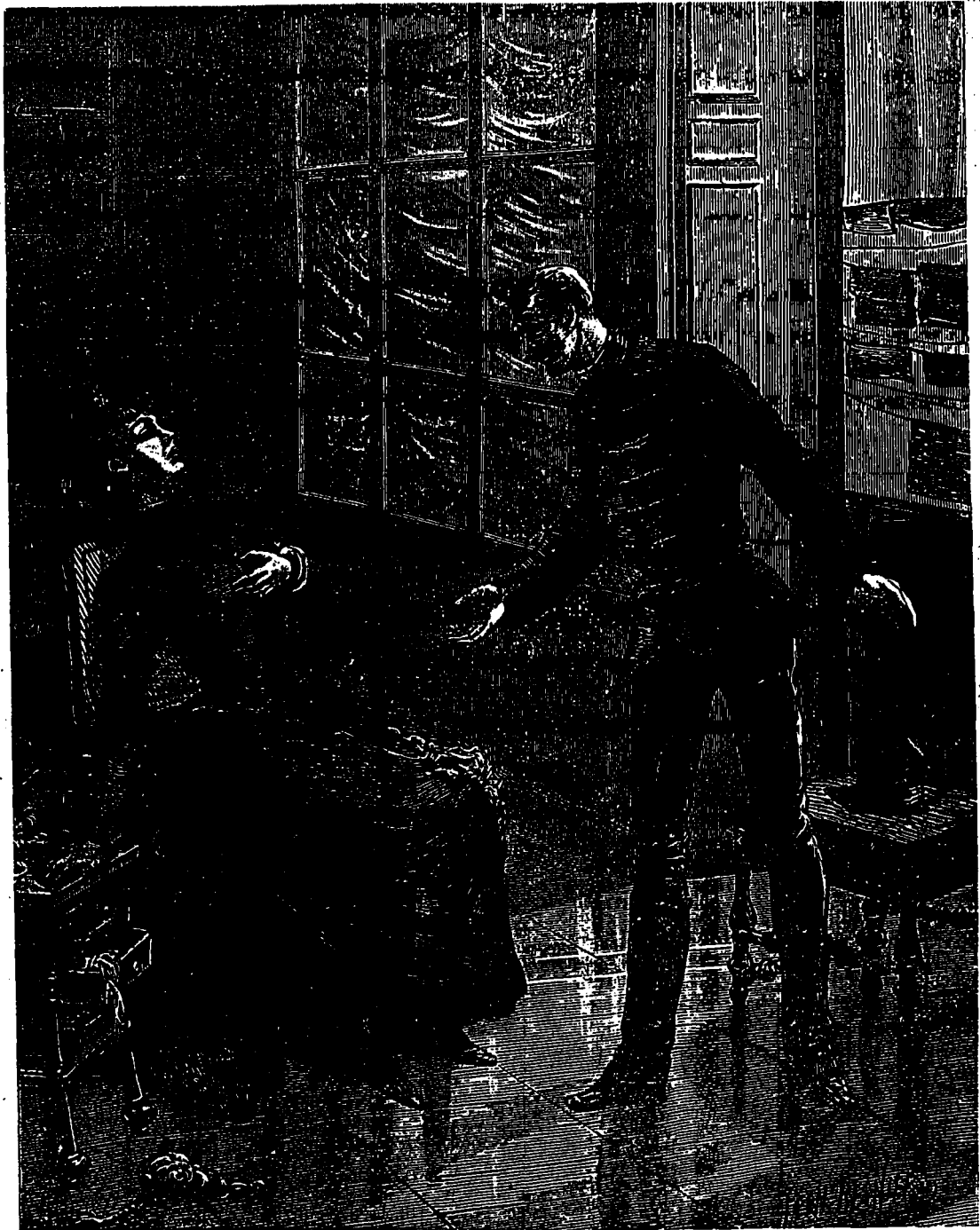
L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

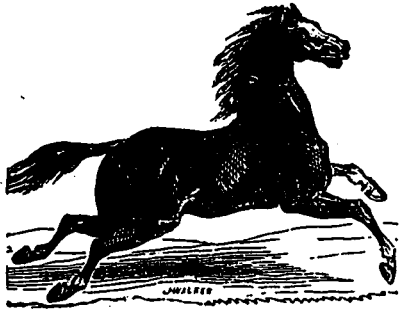
Vol. I. No 10

MONTREAL, 15 SEPTEMBRE 1900

Un an, - - 25 cts.
Le numéro, 3 cts.



—Mademoiselle, vous avez bien peu de confiance dans mon honneur...



HUILE DE MORGAN

POUR

CHEVAUX ET BÊTES A CORNES

POUR ÉPARVIN. Pour éparvin d'os ou de sang, nous recommandons de panser avec de l'huile, en premier. Après, faites usage de l'huile deux fois par jour pendant quelques jours. Après que vous aurez fini l'usage de l'huile appliquez de l'huile d'olive pour guérir la plaie.

POUR BLESSURES PAR LE HARNAIS. Appliquez une petite quantité de l'huile sur la blessure pour une guérison certaine.

POUR ENFLURE. Frottez bien l'enflure avant de faire usage de l'huile.

POUR ÉCLISSE. Servez-vous de l'huile de la même manière que pour l'éparvin d'os et de sang.

MAL D'ÉPAULE. Faites usage de l'huile sur la partie où se trouve le mal. Faites attention de ne pas trop l'étendre.

POUR CRAMPONNURES. Appliquez un peu d'huile pour quelques jours et elles seront guéries.

POUR COURBES. Faites usage de l'huile sur la courbe, appliquez un bandage un peu serré après l'application de l'huile et vous serez certain d'une guérison.

POUR CREVASSES. Lavez les pattes du cheval avec du savon de Castille, essuyez-les, ensuite faites application de l'huile, et dans les cas sévères, aites usage de la poudre de condition Universal et vous êtes certain d'une guérison.

JOINTURES ROIDES. Frottez la jointure avant d'appliquer de l'huile que vous userez tant que vous n'aurez pas obtenu une guérison.

POUR LA GOURME. Appliquez de l'huile à l'extérieur, trois fois par jour, lorsque vous aurez blessé le cheval, vous serez certain d'une guérison.

POUR BRULURES. Faites usage d'une petite quantité de l'huile sur la partie brûlée, deux ou trois fois par jour, et vous serez certain d'une guérison.

POUR LES CORS. Après avoir ôté le fer du cheval vous lui plainerez la corne bien mince, vous verrez une petite tache rouge sous le fer, et vous appliquerez de l'huile trois fois par jour, pendant plusieurs jours ; en suivant cette direction vous êtes certain d'une guérison.

POUR MALADIES DE PIED. Levez la patte du cheval et versez de l'huile dans le pied, et tenez la jusqu'à ce que l'huile ait pénétré dans la corne. Vous voyez souvent des chevaux qui boitent à cause de la fièvre qu'ils ont dans les pattes, et de la corne trop sèche ; l'usage de l'huile apportera une guérison dans ces cas.

POUR TUMEUR SUR LES PATTES. Faites usage de l'huile comme pour les éparvins.

PUFF SUR LES PATTES. Appliquez de l'huile sur les pattes blessées avec de l'huile ; si c'est possible faites usage de l'huile deux ou trois fois par jour.

... POUR BÊTES A CORNES ...

POUR LES VACHES QUI ONT MAL AUX TRAYONS. Appliquez de l'huile deux fois par jour pendant deux ou trois jours, et elles seront guéries.

POUR MAL DE CORNES. Appliquez l'huile sur les cornes et versez-en une petite quantité entre les cornes et elles seront guéries.

POUR COUPURE, DÉCHIRURE, BOITURE, ENFLURE, BRULURE. Appliquez l'huile comme pour les chevaux.

En vente partout. Pour brochures et autres informations, s'adresser à

Prix 25 et 50 cents la Bouteille.

LANE MEDEDINE CO., MONTREAL.



Le Grand REMÈDE Canadien **SPRUCINE**



Pour les Rhumes, l'Enrouement, le Croup, l'Asthme, la Bronchite, la Coqueluche

Dans les cas de toux obstinée et de Consommation pulmonaire, etc., où les médecins ordonnent l'Huile de Foie de Morue, on trouvera très avantageux d'y ajouter une dose de SPRUCINE, qui rendra l'huile plus agréable à prendre et plus efficace.

SPRUCINE ! Est une préparation véritable de Gomme d'Épinette, de Cerisier Sauvage, et de Marrube (Horum). *COMME REMÈDE contre le RHUME, n'a pas d'ÉGAL.*

LISEZ AVEC SOIN LES CERTIFICATS SUIVANTS :

B. E. MCGALE, Montréal, 21 mars 1883.
CHER MONSIEUR,—Nous avons fait usage de votre SPRUCINE dans notre Couvent ces quatre ou cinq dernières années, et nous pouvons consciencieusement le recommander comme un bon remède pour la toux, le rhume et les affections des bronches. J'en ai envoyé à notre Maison-Mère où l'on s'en sert maintenant, et là aussi on en est entièrement satisfait. L'usage de la SPRUCINE devrait être répandu partout, car il est certain que ce remède est bien tel que vous le prétendez.
La Supérieure de l'Académie Ste-Anne.

B. E. MCGALE, Eardley, P. Q.
CHER MONSIEUR,—Il y a 4 ou 5 ans que je vends votre SPRUCINE, je m'en suis servi moi-même de temps à autre, et je puis la recommander comme un remède sûr pour la toux. Nombre de mes pratiques peuvent certifier la même chose.
A. S. DOWD.

M. B. E MCGALE, Mississippi Station.
CHER MONSIEUR,—Vous pouvez juger d'après la quantité de "SPRUCINE" que je vends, combien ses qualités doivent être appréciées par mes pratiques. Je tiens un magasin général depuis dix ans, et pendant ce temps j'ai eu en main un grand nombre de remèdes patentés, et je puis affirmer que la "SPRUCINE" a donné plus de satisfaction qu'aucun autre. J'ai beaucoup de plaisir en recommandant la "SPRUCINE" à mes amis et à mes pratiques pour les RHUMES, les ENROUEMENTS et les BRONCHITES. En agissant ainsi je suis certain qu'ils seront pleinement satisfaits.
W. D MAACE.

Demandez la Sprucine et n'en prenez pas d'autres **B. E. MCGALE, Chimiste, Montreal.**
Prix 25 cents la Bouteille.

Hautement recommandé par la Profession Médicale.

SIROP DES ENFANTS DU DR CODERRE

MOIS D'ÉTÉ

Les Enfants souffrent beaucoup de la DIARRHÉE, des COLIQUES et de la DENTITION.

DANS CES CAS-LÀ, EMPLOYEZ LE

SIROP du Dr CODERRE

POUR LES ENFANTS

Lisez ce que la profession médicale en dit ci-dessous.

Sirop des Enfants du Dr Coderre

Tel que préparé par J. EMERY CODERRE, M. D., Professeur de Matières Médicales et de Thérapeutique.

MÈRES ET NOURRICES !

Lisez avec soin les avantages que le Sirop de Coderre a sur tout autre Sirop Calmant ou Cordial offert pour les maladies des enfants

- LE SIROP DES ENFANTS DU DR CODERRE est préparé avec soin, suivant la formule du Dr Coderre, et a été employé par lui dans sa pratique privée pendant des années, ayant au-delà de 50 ans d'expérience.
- LE SIROP DE CODERRE est hautement recommandé par les Professeurs de la Faculté de Médecine du Collège Victoria, Montréal.
- LE SIROP DE CODERRE est parfaitement sûr et peut être administré sans aucun danger contre les maladies pour lesquelles il est recommandé.
- LE SIROP DE CODERRE est exempt de tout repos ou de substances désagréables.
- LE SIROP DE CODERRE guérit les Coliques et les douleurs de la dentition.
- LE SIROP DE CODERRE guérira la diarrhée des enfants et les irrégularités des intestins causées par la dentition.

CERTIFICATS

Nous soussignés, Médecins, après avoir pris communication de la composition du SIROP DES ENFANTS, certifions que ce Sirop est préparé avec des substances médicamenteuses propres au traitement des maladies des enfants, telles que : — Coliques, Diarrhée, Dysentéris, Dentition douloureuse, Toux, Rhume, etc., etc.

- E. H. TRUDEL, M. D., Professeur d'accouchements et des Maladies des Femmes et des Enfants.
- J. B. BIBAUD, M. D., Professeur d'Anatomie.
- P. MUNROE, M. D., Professeur de Chirurgie et de Clinique Chirurgicale.
- P. BEAUBIEN, M. D., Professeur de Pathologie interne et de Clinique Médicale.
- TH. K. D'ODET D'ORSONNENS, M. D., Professeur de Chimie et de Pharmacie.
- HECTOR PELETTIER, M. D., Professeur d'Instituts de Médecine.
- A. B. CRAIG, M. D., Professeur de Médecine Légale et de Botanique.

- A. T. BROSSEAU, M. D., Professeur de Botanique.
- G. O. BEAUDRY, Démonstrateur d'Anatomie.
- A. B. CRAIG, M. D.
- L. B. DUROCHÉ, M. D.
- O. RAYMOND, M. D.
- D. W. ARCHAMBAULT, M. D.
- L. O. BEAUDRY, M. D.
- A. P. DEL VECCHIO, M. D.
- ALEX. GERMAIN, M. D.
- ELZEAR PAQUIN, M. D.
- J. A. ROY, M. D.

L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

ABONNEMENT :

Douze mois 25 cts.

Un numéro 3 cts.

Pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration s'adresser à

LA CIE DE L'AMI DU LECTEUR,

No 2 Maple Avenue,

Téléphone Main 187.

Montréal.

MONTRÉAL, 15 SEPTEMBRE 1900

PRONOSTICS DE LA TEMPERATURE

POUR SEPTEMBRE

16 — Frais.
17 — Nuageux.
18 — Sombre.
19 — Changement.
20 — Se met au clair.
21 — Beau temps d'automne.
22 — Nuageux.
23 — Tempête d'équinoxe.
24 — Incertain, plus froid.
25 — Nuageux, bas.
26 — Variable.
27 — Menaçant.
28 — Beau avec brise.
29 — Froid, gelées générales.
30 — Agréable.

POUR OCTOBRE

1 — Nuageux.
2 — Plus chaud, clair.
3 — Venteux, clair.
4 — Agréable.
5 — Nuageux.
6 — Pluie.
7 — Gros vent.
8 — Nuageux, menaçant.
9 — Agréable.
10 — Très beau.
11 — Plus chaud.
12 — S'éclaircit.
13 — Variable.
14 — Temps sec prolongé.
15 — Beau temps d'automne.
16 — Froid, gelées.

LE MAUVAIS GUIDE

—Au coup de fouet du vent qui lui cingle les reins
La cavale se cabre, et rue, et mord les freins ;
Saute en croupe, et saisit la bête par ses crins !

—Cruel avertisseur, tu devances l'aurore !
C'est la veilleuse, et non le jour nouveau, qui dore
La tiédeur de l'alcove ensommeillée encore.

—Viens ! sors du lâche lit, viens ! romps l'étroit sommeil.
Et, l'œil joyeux, regarde à l'orient vermeil
Ta gloire se lever comme un jeune soleil !

—Longtemps elle m'aima, la maison grave et bonne,
Où chaque meuble est cher autant qu'une personne,
Où c'est avec un bruit connu que l'heure sonne !

—Fouille le flanc qui fume à grands coups d'éperons !
Louvres aux balcons d'or, sérails aux dômes ronds,
Ils sont beaux, les palais que nous te bâtitons !

—Hélas ! pour enchaîner ma fuite pécheresse,
Ma mère aux bras tremblants qui sur le lit se dresse
Prolonge dans le vent qui me suit sa caresse !

—Laisse-la, puisqu'un dieu t'a marqué de son sceau,
Geindre quelque vieil air en tournant son fuseau.
N'es-tu pas las encore, homme, de ton berceau ?

—Attends ! j'ai vu sombrer, sous le flot qui le broie,
Mon frère, mon ami, dans la peine ou la joie.
Grâce ! arrête ! Je veux le sauver ! Il se noie !

—Dans un bruit glorieux de fête, par milliers,
Prêtres et magistrats, barons et cavaliers
T'attendent seul au bas des royaux escaliers !

—Ah ! Je cède ! En avant ! Plus loin ! Le sort m'emporte !
Cent héros vêtus d'or me feront une escorte.
Mon trésor est-il plein ? ma ville est-elle forte ?

—La voici ! Marche, ô roi des royaumes rêvés,
Sous les drapeaux des arcs, sur les fleurs des pavés.
Frère des Cieux, salut ! Nous sommes arrivés.

—Quoi ? la nuit ? Quoi ? le vide ? Un ciel de poix surplombe
Une obscure rondeur terrestre qui se bombe
Auprès d'un trou plus noir qui s'enfoncé . . . Oh ! la tombe !

—Qui, c'est elle, et bénis son ombre, vain flambeau !
Que demanderais-tu de meilleur, de plus beau,
Ingrat mortel, à qui t'a donné le tombeau ?

CATULLE MENDÈS.

POURQUOI ON DEVIENT VÉGÉTARIEN

Un humoriste, Rigolet, je crois, a trouvé pourquoi certaines personnes devenaient végétariennes.

Les oculistes à cause des lentilles.

Les emprunteurs à cause des carottes.

Les bohèmes à cause de la "purée."

Les musiciens à cause des flageolets.

Les avares à cause des pois chiches.

Les prodigues à cause des mange tout.

Les dames du monde à cause des fives . . . o'clock.

Les hommes politiques à cause du chou à manger.

Les pédicures à cause des oignons.

Les artificiers à cause des marrons.

Les magistrats à cause des amandes.

Il aurait pu ajouter :

Les poseurs à cause de leurs "poires."

Les bergers au souvenir de la pomme de Paris.

Les cultivateurs à cause de l'ordre du poireau'.

Rosalie à cause des "panais."

Les anciens chevaliers à cause des fraises,

Les anarchistes à cause des raves . . . à chol.

Les zoologistes à cause des bêtes . . , raves.

Les examinateurs à cause des . . . raiponces.

Les géants à cause des asperges.

Les généraux à cause de la graine d'épinards.

Les grincheux à cause de la moutarde qui leur monte au nez.

Les confesseurs à cause du pêcher.

Les fureteurs à cause des coings.

Les maçons à cause des mâres.

Les historiens à cause des dattes.

Les gommeux à cause des cannes . . . à sucre.

Les chauves à cause du cresson qu'ils n'ont plus sur la fontaine.

Les vieux à cause des an . . . dives,

Les nourrissons à cause des pissenlits.

Les Boërs à cause du fleuve Orange.

Les marins à cause des "terriens" qu'ils trouvent trop "hommes de terre."

Les pauvres à cause de leur poche qui ne contient pas un radis.

Les personnes bien portantes à cause de leur "thym" fleuri.

Les amoureux à cause de la menthe.

Les pouilleux à cause des grenadiers.

Les poivrots à cause des pistaches.

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

LA LEÇON DE PIANO

I

Il y a quelques mois, lorsqu'on passait dans la rue des Petites-Écuries, on pouvait voir, à peu près au milieu, sur la gauche en venant du faubourg Poissonnière, une sorte de magasin tenant à la fois du rez-de-chaussée bourgeois et de la boutique, en ce sens que la façade se composait de simples fenêtres, mais la porte à deux vantaux ouvrait sur la rue, et au-dessus de l'encadrement on lisait :

O. SCHLOSSER, PRODUITS CHIMIQUES.

M. Schlosser se disait Alsacien ; il avait, prétendait-il, quitté son pays natal par suite des vexations auxquelles il était en butte de la part des Prussiens et il était venu s'établir à Paris pour pouvoir s'y livrer tranquillement et paisiblement à son commerce.

La vérité est qu'il avait habité Colmar, mais qu'il était bel et bien originaire de Berlin et qu'il avait combattu la France pendant la guerre, ce qui ne l'empêchait nullement, quand il faisait sa partie le soir au café, de débâter plus que personne contre "ces gueux d'Allemands" qu'il eut voulu anéantir jusqu'au dernier.

Sa femme aussi était Allemande et bien Allemande, et quand elle parlait de son beau pays d'Alsace en général, et de Colmar en particulier, elle avait des larmes d'attendrissement dans la voix.

Ce couple, si bien fait pour s'entendre à tromper ceux qui l'avaient accueilli comme on accueille en France avec autant de cœur que de légèreté, avait une petite fille, une gentille blondine d'une dizaine d'années, qui était externe dans un pensionnat du quartier et qui, en outre, recevait des leçons de piano tous les jeudis chez ses parents.

C'était une jeune personne de vingt-quatre à vingt-cinq ans, Mlle Aline Dufour, qui les lui donnait en présence de sa mère ; Mme Schlosser n'était pas musicienne, mais elle avait, disait-elle, beaucoup de goût pour la musique, et elle prenait un vif plaisir à entendre sa fille piocher la Méthode de Carpentier, sous la direction de son professeur.

Mme Schlosser avait choisi le jeudi pour les leçons de sa fille, parce que c'était le jour où l'enfant n'allait pas "à son pensionnat et en même temps elle en avait fait son jour," car la dame ne s'occupait nullement de la vente des produits chimiques, son appartement privé se trouvait au premier étage et c'était là que le jeudi Mme Schlosser recevait ses amis et surveillait du coin de l'œil les exercices du piano.

Elle ne se gênait nullement pour causer en toute liberté devant le professeur. Une personne qui donne des leçons, ça ne compte pas.

Et les petits cancans, les dissertations sur la forme des chapeaux, la coupe des corsages et la longueur des jupes allaient leur train, tandis que la jeune Louise, un peu distraite par la conversation, prêtait moins d'attention aux observations du

professeur qui faisait tous ses efforts pour lui inculquer le respect de la mesure et les principes d'un bon doigté.

C'est ainsi qu'un jeudi, vers trois heures de l'après-midi, c'était l'heure de la leçon, Mlle Louise faisait des gammes sous la surveillance de son professeur, lorsque la bonne ouvrit la porte du salon à une dame qui se fit annoncer sous son prénom de Frédérique.

— Bonjour, ma chère, s'écria Mme Schlosser, en se levant de dessus son fauteuil pour aller embrasser la nouvelle venue, que vous êtes aimable !

Et les compliments de s'échanger, la conversation de s'engager.

La visiteuse avait à peine répondu au salut du professeur, mais elle avait affectueusement embrassé l'élève qui continua à prendre sa leçon.

Après qu'on eut parlé de choses et d'autres, et qu'on se fut informé réciproquement de la santé des maris, la nouvelle venue jeta un regard du côté du piano, puis, abandonnant la langue française dont elle s'était servie jusqu'alors, elle dit à Mme Schlosser en allemand :

— Est-ce que M. Schlosser est là ?

— Non, il est sorti, répondit celle-ci dans la même langue.

— Alors, ma chère, je vous prierai de lui rappeler que mon mari attend très impatiemment le papier qu'il lui a promis.

— Je ne manquerai pas.

— Il paraît que c'est un renseignement très important qui est communiqué à M. Schlosser par un employé du ministère de la Guerre.

— Oui, oui, je sais.

— Monsieur Lucien Châtenay ; le connaissez-vous ?

— Non, mais mon mari m'en a parlé.

— Il paraît qu'on peut compter sur lui.

— Je le crois.

— Ah ! ma chère, c'est que ça devient tous les jours de plus en plus difficile d'être bien informé : les gens ont toujours peur de se compromettre et ils en profitent pour se faire payer très cher le moindre document qu'ils ont pu se procurer.

— Oh ! c'est vrai.

— Mais parlons d'autre chose, reprit en français la visiteuse. Et elle se remit à causer chiffons.

Or, tandis qu'elle s'exprimait en allemand, si elle avait jeté les yeux sur le professeur, elle eût pu remarquer, alors qu'elle prononçait le nom de M. Lucien Châtenay, l'expression de stupéfaction qui s'était tout à coup manifestée sur son visage ; il est vrai que Mlle Dufour, la réprimant subitement, avait paru très attentive au travail de son élève en répétant :

— Très bien, c'est cela, à la fin de chaque gamme.

Mais les deux Allemandes supposaient la maîtresse de piano tout absorbée par la leçon qu'elle donnait et bien peu en état de comprendre un seul mot de la conversation qu'elles tenaient. D'ailleurs, a-t-on jamais vu une Française, obligée de donner des leçons de piano pour vivre, savoir la langue allemande !

En France, les femmes se contentent de se mettre en état de parler à peu près leur langue maternelle, sans se préoccuper encore d'apprendre une langue étrangère.

Une demi-heure, trois quarts d'heure peut-être, s'étaient écoulés, la visiteuse se leva et prit congé de Mme Schlosser qui l'embrassa de nouveau.

Quelques minutes plus tard, l'heure consacrée à la leçon

étant écoulée, Aline Dufour se leva à son tour, salua la maîtresse de la maison qui lui dit :

—A jeudi.

—Oui, madame, à jeudi.

Et elle se retira.

II

Mademoiselle Dufour était la fille d'un ancien capitaine d'infanterie, mort deux ans après avoir pris sa retraite ; bien qu'à peu près sans fortune, il avait voulu que sa fille fût parfaitement élevée, et c'est lui qui avait tenu essentiellement qu'outre la musique elle apprit l'allemand.

Lorsqu'elle eut perdu son père, avec ce qui restait à sa mère et à elle, les deux femmes eussent pu vivre modestement, en attendant qu'Aline se mariât, mais ce fut celle-ci qui voulut ajouter le produit des leçons de piano qu'elle pourrait donner à leur petit revenu.

—Cela paiera mes dépenses de toilette, avait-elle dit.

Sa toilette ne coûtait guère. Convenablement mise, mais avec une extrême simplicité, elle avait le don naturel de l'élégance et, avec une robe noire et un chapeau des plus ordinaires, elle paraissait être habillée comme une duchesse.

Devant l'expression d'un désir très nettement formulé, sa mère n'insista pas pour l'en dissuader ; toutefois, il fut bien convenu qu'Aline choisirait ses élèves, elle n'était pas obligée par le besoin d'accepter toutes celles qui pourraient se présenter, elle résolut de s'adresser à quelques personnes de connaissance et de ne prendre que des élèves à sa guise.

Et elle se borna exclusivement au piano ; elle eût pu enseigner l'allemand, mais autant elle faisait de la musique avec plaisir, autant la langue allemande lui était désagréable : elle l'avait apprise par obéissance filiale, mais, depuis la mort de son père, jamais il ne lui arrivait d'ouvrir ses livres d'allemand.

Et cependant, elle eût pu converser avec le premier Teuton venu.

Cela explique comment elle avait pu comprendre tout ce qu'avait dit l'amie de Mme Schlosser.

Lorsque, sa leçon donnée, Aline rentra chez sa mère, sa physionomie était tellement bouleversée que celle-ci crut qu'il lui était survenu quelque accident en route.

—Qu'as-tu donc, ma chère enfant ? lui demanda-t-elle, comme te voilà défaits, est-ce que tu te sens malade ?

—Non, maman, je t'assure, je vais très bien.

—Mais, enfin, tu es toute pâle.

—Non, non, ce ne sera rien.

Et, tout en parlant, de grosses larmes roulaient dans les yeux de la jeune personne qui faisait des efforts surhumains pour dissimuler son trouble et ne pouvait y parvenir.

—Je t'en prie, maman ; laisse-moi, j'ai été un peu agacée par le manque d'intelligence de mon élève qui ne fait aucun progrès... oui, j'ai été forcée presque de me mettre en colère après elle... et c'est cela... certainement, c'est bien cela qui m'a un peu énervée.

—C'est bien, fit Mme Dufour légèrement froissée par ce manque de confiance de sa fille, je me tais... mais tu feras bien de te calmer, car c'est aujourd'hui, tu le sais, que doit

venir Lucien, et je serais bien contrariée qu'il te vit dans un tel état d'agitation.

—M. Lucien...

—Eh bien, oui... Lucien.

—Ah ! c'est vrai... il va venir, mais je ne veux pas le voir... je ne le verrai plus jamais.

En entendant sa fille parler de la sorte, Mme Dufour commença à être sérieusement inquiète.

Lucien Chatenay était le fils d'un ancien ami de son mari ; pendant de longues années il avait fréquenté la famille Dufour sans faire grande attention à la beauté d'Aline qu'il considérait comme une connaissance, et on voyait clairement qu'il n'avait jamais songé à la choisir un jour pour femme. D'ailleurs, Lucien aimait le plaisir ; employé au ministère de la Guerre, il faisait sa besogne consciencieusement et on avait aucun reproche à lui adresser, mais, une fois hors de son bureau, il s'amusait tant et plus, fréquentant les petits théâtres, les lieux de plaisirs, les brasseries, se couchant fort tard, et plusieurs fois il s'était oublié à jouer une partie de la nuit, ce qui ne l'avait pas empêché de se trouver le lendemain matin à son bureau, à l'heure réglementaire.

Mais tout cela avait fini par le lasser, et depuis deux années environ, il avait sensiblement modifié son genre de vie ; il était—lui-même le disait—devenu sérieux, et un beau jour qu'il était venu passer une partie de la soirée chez Mme Dufour, il s'était montré plein de prévenances, d'attentions pour Aline ; il lui avait dit, pour la première fois, des choses aimables, affectueuses, et comme Mme Dufour mère le complimentait sur son changement de conduite, il lui avait glissé à l'oreille :

—Ah ! madame, je sais bien ce qu'il me faudrait pour que je devinsse tout à fait raisonnable.

—Qu'est-ce donc ? demanda la dame en souriant.

—Qu'une sage et honnête personne voulût bien m'épouser.

—Ma foi, je crois que c'est que vous pourriez faire de mieux.

—Oui, mais pour cela il faudrait deux choses.

—Deux ?

—Oui : la première que je parvinsse à me faire aimer de quelqu'un qui ne me pardonnera peut-être pas d'avoir été si longtemps à m'apercevoir qu'elle possédait toute la beauté qui fait le charme de l'épouse et toutes les qualités qui font la mère de famille.

Et, tandis qu'il prononçait ces paroles, son regard ne quittait pas Aline.

—La seconde, continua-t-il, c'est de gagner assez pour assurer à celle qui consentirait à devenir ma femme une existence sinon luxueuse, du moins convenable et exempte de toute préoccupation pour l'avenir.

—Voilà qui est sagement parler, fit Mme Dufour ravie.

—Aussi, reprit Lucien, je vais tâcher de me procurer quelques travaux, en dehors de ceux de mon ministère.

—C'est cela.

—Il faut absolument que je me fasse un millier de francs pour ajouter à mon traitement, en attendant l'augmentation que j'espère avoir dans un an. Si j'arrive à cela, je pourrai alors songer à demander la main de celle que j'aime je serai si heureux d'obtenir.

Et un nouveau coup d'œil, directement adressé à Aline, acheva de traduire la pensée du jeune homme.

—Tout ce que vous avez dit est bien, monsieur Lucien, crut devoir répondre Mme Dufour. Quant à la personne dont vous parlez, puisqu'elle vous connaît depuis longtemps, je crois qu'elle ne saurait avoir aucun motif sérieux pour refuser d'être votre femme et...

—Est-ce aussi votre avis, mademoiselle Aline ? demanda Lucien.

—Tout à fait, monsieur Lucien, et je ne pense pas qu'elle ait jamais à se repentir de porter votre nom.

—Je vous remercie l'une et l'autre de la bonne opinion que vous avez de moi, et bientôt, je l'espère, je serai à même de vous en demander la meilleure preuve.

Quand le jeune homme quitta les dames Dufour, ce fut après avoir obtenu la permission de revenir bientôt : ce qu'il fit.

Au bout de quelques jours, il annonça qu'il allait probablement obtenir un petit emploi de teneur de livres dans une maison de commerce, qui lui prendrait une heure par jour et lui serait payé mille francs par an.

—On doit me rendre réponse jeudi, ajouta-t-il, et si, comme je l'espère, cette réponse est favorable, je viendrai immédiatement vous en faire part, en même temps, solliciter la faveur vous adresser une demande que je ne puis charger aucun parent de faire en mon nom, puisque je suis seul au monde.

Dès la première ouverture qu'avait faite Lucien, Mme Dufour s'était aussitôt après le départ du jeune homme, jetée dans les bras de sa fille.

—Eh bien ! ma chère enfant, que penses-tu de tout ceci ?

—Dame ! maman, il me semble que c'est de moi dont M. Lucien a voulu parler.

—Parbleu ! il t'aime, cela est évident, mais toi, ma chère enfant, serais-tu aise de devenir sa femme ?

—Puisqu'il paraît qu'il est maintenant tout à fait rangé.

—Oh ! je n'en doute pas, et la meilleure preuve qu'il puisse en donner, c'est le désir qu'il a de se marier.

—Certes.

—Mais quelle aventure !... Je m'attendais si peu qu'il songeât maintenant à toi.

—Je suis donc laide pour que tu sois si surprise ?

—Oh ! Aline, que dis-tu là, méchante enfant ? fit Mme Dufour en l'embrassant de nouveau... Ce qui me surprend, c'est que, depuis cinq ou six ans déjà, il ne t'ait pas demandée, et voyant le temps passer, je croyais que...

—Enfin, maman, il n'y a encore rien de fait, et qui sait ! M. Lucien a peut-être voulu parler d'une autre personne...

—Veux-tu bien te taire ! Est-ce qu'une mère se trompe à ce point ?

La dernière visite de Lucien était venue enlever tout vestige de doute dans l'esprit d'Aline, elle n'attendait plus que la demande officielle de sa main.

Or, ce fut justement le jour où le jeune homme devait venir pour faire cette demande, que Mlle Dufour entendit parler de lui chez la mère de son élève.

Nous avons dit l'impression qu'elle avait ressentie.

Reprenons notre récit au moment où elle déclara qu'elle ne voulait plus entendre parler de Lucien.

En vain sa mère essaya de la questionner, elle observa un mutisme absolu.

—Mais enfin, qu'as-tu à lui reprocher ?

—Rien, répondait-elle d'une voix sourde.

—Par grâce, dis-moi ce que tu as appris sur lui ?

—Non, nul ne le saura jamais.

—Pas même ta mère ?

—Pas même ma mère.

L'heure du dîner était venue, Aline refusa de prendre place.

On sonna.

C'était Lucien.

—Chère madame, j'ai réussi ! s'écria-t-il.

Mais, soudain, il remarqua l'air consterné des deux femmes.

—Oh ! mon Dieu, qu'avez-vous donc ?

—Hélas ! fit Mme Dufour, en fondant en larmes, je ne sais ce qui est arrivé à Aline : depuis qu'elle est revenue de donner sa leçon, elle est dans l'état où vous la voyez, elle ne parle pas, elle est comme anéantie.

—Mademoiselle Aline, au nom du ciel, qu'avez-vous ? dit à son tour Lucien.

—Laissez-moi, fit celle-ci.

—Mais, non pas : s'il vous est survenu quelque chagrin, je veux en prendre ma part.

—Ah ! c'est trop de bonté !

—Mais pourquoi ce regard sévère, cet air railleur, moi qui venais si heureux, si joyeux vous apprendre que rien ne s'oppose plus à ce que je vous nomme ma femme, et demander votre main à Mme votre mère.

—Oui, reprit Aline, avec un sourire écrasant de mépris... vous avez trouvé le moyen de gagner de l'argent en dehors de appointements, n'est-ce pas ?

—Oui, une tenue de livres !

—Ah ! ah ! une tenue de livres, cela est fort bien trouvé. Eh bien monsieur, gardez-le, cet argent, c'est grâce à lui, n'est-ce pas, que vous espérez vous mettre en ménage, et vous me l'auriez peut-être donné pour que j'achetasse, avec, du pain ou du vin... mais, sachez-le, ce pain ou ce vin brûlerait mes lèvres.

—Que signifie ?

—Vous avez oublié, monsieur, que mon père était capitaine dans l'armée française, qu'il a vaillamment gagné, par de bons et loyaux services, le ruban rouge qui ornaît sa boutonnière ; j'ai été élevée dans des principes d'honneur, j'aime mon pays, et je suis fière d'être Française ; vous voyez, monsieur, que nous ne pouvons nous entendre. Sortez d'ici, et que Dieu vous pardonne votre forfait !

Et ne pouvant plus longtemps contenir la douleur qui l'oppressait, Aline rentra dans sa chambre et se jeta en pleurant sur son lit, laissant là Lucien et sa mère qui se regardant stupéfaits, terrifiés !

—Hélas ! ma pauvre enfant a perdu la raison, dit celle-ci.

—Qu'est-ce que tout cela veut dire ? s'écria Lucien.

Évidemment, pour quiconque n'était pas au courant de ce qu'avait appris Aline, la pauvre fille déraisonnait, et il était fort difficile, pour ne pas dire impossible, de démêler le sens des phrases incohérentes qu'elle prononçait.

Tous deux cherchaient vainement à se reconnaître au milieu de ce dédale ; au bout d'un moment, Mme Dufour dit à Lucien :

—Monsieur, je vous en prie, retirez-vous, il y a dans tout

ceci un mystère que je ne m'explique pas ; laissez-moi seule avec Aline, et revenez demain.

—Mais d'ici là... elle peut être plus mal... Mon Dieu ! que faire ?

—Déjà, avant votre arrivée, elle avait refusé de vous voir ; il se passe en son esprit quelque chose d'extraordinaire et moi seule pourrai peut-être le découvrir... Je vous en prie, partez et comptez sur moi ; si cela est nécessaire, je vous ferai appeler ; à demain... à demain...

Et elle poussa, pour ainsi dire, Lucien dehors.

Dès qu'il ne fut plus là, elle entra brusquement dans la chambre de sa fille.

—Voyons, dit-elle, nous sommes seules, maintenant ; tu vas me dire ce que tout cela signifie, je le veux !

—Oh ! maman, maman, que je suis malheureuse !

—Mon enfant... ma fille bien-aimée !

Et elle lui prodiguait toutes les caresses que les mères savent trouver.

—Car moi aussi, je l'aimais... oh ! le misérable !

—Mais, pour Dieu ! qu'a-t-il fait ?

—Tu veux le savoir ? dit Aline, en se redressant tout à coup ; eh bien ! écoute.

Et elle lui raconta ce que le lecteur sait.

—Est-ce Dieu possible ? s'écria Mme Dufour en joignant les mains, lorsque sa fille eut terminé.

—Traître à son pays et recevant de l'argent d'un Prussien pour lui livrer des documents dérobés au ministère qui l'emploie, voilà, maman, l'homme à qui j'allais vouer ma vie, lorsque le hasard, la Providence m'a avertie.

—C'est horrible !... horrible !

Et les deux femmes, écrasées par cette douloureuse situation, demeuraient abimées, dans une immense et commune désolation.

C'en était fait du rêve de bonheur entrevue ; ce mariage inespéré et qui les comblait de joie l'une et l'autre, était désormais impossible.

Est-ce qu'elles pouvaient se faire complices d'un pareil misérable ?

Plutôt cent fois toutes les privations que même la fortune, la richesse à ce prix !

Mme Dufour et sa fille n'avaient point besoin de se consulter à cet égard, elles pensaient de la même façon ; cependant la mère ne put s'empêcher de reprendre, au bout d'un moment :

—D'après ce que tu me dis, il est impossible de concevoir un doute sur la culpabilité de malheureux jeune homme, mais je suis aussi surprise que peinée qu'il ait pu commettre une telle action.

—Et cependant cela est !

—Je songe aussi que se sentant coupable, lorsque tu lui as dit des choses qui me paraissent incohérentes, mais dont il devait, lui, parfaitement saisir les allusions, il n'a pas essayé de se défendre de...

—Qu'eût-il pu dire pour excuser une telle infamie ?

—Mais enfin, il va falloir lui donner le motif de ton refus quand il va revenir...

—Crois-tu donc qu'il ose se représenter devant moi ? Oh ! j'espère qu'il m'épargnera la peine de le mettre à la porte.

Mme Dufour ne répondit rien.

Le lendemain, Lucien arrivait, tout anxieux s'informer de l'état d'Aline.

—Oh ! c'est trop d'impudence ! s'écria celle-ci en l'entendant.

Et elle refusa péremptoirement de le voir.

Mais Mme Dufour ne jugea pas utile de se dérober et elle pensa qu'au contraire elle devait très nettement faire connaître au jeune homme la raison pour laquelle sa fille refusait de l'épouser.

Aux premiers mots que celle-ci prononça, Lucien ne parut pas d'abord bien comprendre ce qu'on lui reprochait, mais soudain la lumière se fit dans son esprit.

—Moi ! s'écria-t-il, un traître vendant mon pays aux Prussiens ! Oh ! mais non, c'est impossible ! vous n'avez pas pu croire que je fusse coupable d'une telle infamie !

—Mais Aline a entendu...

—Je ne sais ce que Mlle Aline a pu entendre ou apprendre, mais ce que je sais bien, c'est que celui qui ose m'accuser d'une telle lâcheté, est un vil calomniateur... et vous allez me dire son nom.

—Mais je ne sais...

—Ah ! madame, vous n'avez pas le droit de vous taire, l'insulte est de celle que l'on ne lave qu'avec du sang, il faut que je trouve devant moi un homme pour le souffleter.

Au bruit de ces paroles prononcées d'une voix frémissante de colère, Aline était accourue. Sa mère sortit.

—Oh ! mademoiselle, s'écria le jeune homme en la voyant, c'est devant vous qu'on a prononcé mon nom, en y accolant une accusation infâme, et vous n'avez pas trouvé dans votre cœur un mot pour me défendre !

—Mais...

—Vous n'avez pas pu dire à ces gens qu'ils mentaient et que celui qui aspirait à l'honneur de devenir votre époux ne pouvait être descendu à ce degré d'ignominie ! Ah ! mademoiselle Aline, vous avez bien peu de confiance en mon honneur pour qu'il suffise de l'entendre attaquer pour ajouter foi à la plus odieuse accusation qu'on puisse porter contre un honnête homme !

Il n'y avait pas à se méprendre sur l'accent de sincérité avec lequel Lucien repoussait avec indignation la vilaine action qui lui était reprochée, et Aline sentit se fondre au fur et à mesure qu'il parlait, le vif ressentiment qui s'était formé en elle contre lui.

Evidemment Lucien n'était pas coupable ; elle n'hésita plus, et, lui tendant la main :

—Pardonnez-moi, lui dit-elle, puisque j'ai été trompée.

—Oh ! de grand cœur ; mais comme je ne veux pas qu'il demeure le moindre soupçon dans votre esprit, je veux savoir qui a pu donner naissance à ce bruit calomnieux et j'espère que vous voudrez bien m'y aider.

—Puisque je vous répète que je vous crois, n'est-ce point suffisant !

—Pour vous peut-être, mais non pour moi, et je ne veux être votre époux que le jour où vous aurez acquis la certitude que je n'ai jamais cessé d'être digne de vous.

III

Monsieur Otto Schlosser, qui laissait volontiers croire qu'il était un négociant aisé, était en réalité fort mal dans ses affaires et il ne soutenait le peu de crédit qu'il lui restait qu'au moyen d'expédients de tous genres : billet de complaisance, renouvellements d'effets, emprunts, il mettait tout en œuvre pour se procurer de l'argent et on le rencontrait plus souvent dans un café du boulevard où il semblait avoir fait élection de domicile, que chez lui ; c'était là que, lorsqu'il ne passait pas la majeure partie de son temps à jouer aux cartes avec d'autres piliers de la maison, il tripotait avec des juifs allemands qui fréquentaient aussi le café, des affaires qui, en cas de contestations entre les intéressés, eussent été beaucoup plus du ressort de la police correctionnelle que de celui du tribunal de commerce.

C'étaient pour la plupart, des prêteurs sur gages, de soi-disant commissionnaires en bijouterie, de prétendus marchands de toiles, dont la véritable industrie était l'escroquerie, par des moyens d'apparence légale.

Ils se réunissaient dans une des salles de billard et, tout en ayant l'air de s'absorber dans d'interminables parties de bésigue, ils se proposaient mutuellement de bons coups à faire, et se renseignaient réciproquement sur le plus ou moins de facilité avec laquelle telle ou telle maison de commerce se laisserait duper en livrant à crédit des marchandises qui devaient être revendues le lendemain à perte, contre argent comptant.

Schlosser avait largement usé et abusé de tous les moyens que ses compatriotes avaient pu lui fournir, il ne savait plus de quel bois faire flèche, lorsque le hasard vint à son secours. Sa femme avait retrouvé une amie de sa jeunesse mariée à un certain Joseph Muller qui, ostensiblement se disait marchand de dentelles, mais dont l'unique métier était de travailler pour le compte d'un personnage de Berlin qui collectionnait des renseignements intimes et secrets sur les agissements du Gouvernement français. Schlosser et Muller ne tardèrent pas à se voir à se lier ; ce dernier, qui était allé trouver son nouvel ami au café, continua à le fréquenter, et, un beau jour qu'ils en sortaient ensemble, Muller prit le bras de Schlosser dans le dessein de remonter avec lui le boulevard et le faubourg Poissonnière, et il lui toucha deux mots de l'argent que pouvaient gagner deux honnêtes Prussiens, en associant leur intelligence pour se procurer des renseignements de nature à servir leur pays.

Ces paroles tombèrent dans l'oreille de Schlosser comme tombe la semence sur une terre féconde.

Il avoua à son compagnon que son plus vif désir était de

se livrer à l'espionnage. C'était une carrière pour laquelle il se sentait une véritable vocation.

Muller le félicita sur ses bonnes dispositions et, sur les indications de celui-ci, il se mit à l'œuvre ; mais il gagna peu à ce métier ; ses relations ne lui permettaient guère de fournir des renseignements importants.

Depuis quelque temps, Muller ne cessait de répéter qu'il paierait cher celui qui lui procurerait la recette d'une nouvelle poudre que le Gouvernement français venait d'expérimenter. Schlosser réfléchit à cette ouverture et, un jour, il déclara à son ami qu'à force de peine et de soins, il était parvenu à décider un employé du ministère de la Guerre, le nommé Lucien Chatenay, à lui vendre le secret de cette fabrication.

Muller était ravi, mais comme il n'était pas homme à acheter chat en poche, il fit observer à son complice qu'il fallait que la source de l'information fût garantie.

—Vous avez parfaitement raison, mon cher Muller, non seulement la recette sera signée par M. Chatenay dont vous pourrez vous assurer de la personnalité, mais encore, comme je l'ai exigé, elle sera écrite sur papier portant l'en-tête ministériel.

—En vérité, vous aurez cela ?

—Je l'aurai.

—C'est parfait.

—Oui, mais vous comprenez combien un pareil document est précieux et, je vous l'ai dit, il coûtera cher ; il me faut deux mille francs en échange.

—Remettez-moi ce papier et je vous compte les deux mille francs.

—C'est convenu, avant peu, il sera entre vos mains.

Le soir même du jour où Mme Muller était allée faire visite à Mme Schlosser, le mari de celle-ci avait livré la fameuse pièce promise à Muller enchanté, qui avait tiré de son portefeuille deux billets de mille francs et les lui avait donnés en échange.

Le lendemain matin, Mme Muller partait pour l'Allemagne, afin de remettre elle-même la précieuse recette aux mains de celui qui l'avait demandée, ne jugeant pas qu'il fut prudent de la confier à la poste.

IV

Lucien Chatenay était assez embarrassé pour savoir comment s'y prendre afin de connaître et punir le calomniateur qui n'avait pas craint de mêler le nom d'un honnête homme au trafic infâme d'un espion.

En effet, la situation était assez délicate.

Pouvait-il aller trouver Mme Schlosser et lui demander compte des paroles qu'avait prononcées son amie et qui avaient été recueillies par la maîtresse de piano, sa fiancée, alors que celle-ci ne devait nullement se préoccuper de ce qui se disait autour d'elle ?

Quoi ! prêtant une oreille indiscreète, elle avait entendu parler en termes blessants de son fiancé, et ce qu'elle avait surpris dans une conversation tenu devant elle en langue étrangère par des personnes qui causaient en toute liberté, ne se croyant ni écoutées ni comprises par un professeur qui de-

Jack Fish Lake, Juillet le 16, 1900.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LIMITED.

MESSIEURS, — Veuillez m'expédier des Bouteilles de "Stanton's Pain Relief" pour le montant ci-inclus. Vous m'en avez envoyé 12 bouteilles il y a quelque temps, et je pense que cette médecine mérite beaucoup plus d'éloges que vous n'en faites. Elle vaut son pesant d'or, et je ne voudrais pas rester sans en avoir dans la maison. J'ai vendu plus que la moitié du premier lot, que vous avez envoyé, à mon voisin.

Je demeure votre obéissante servante,

MADAME JULES GAGNÉ,

Jack Fish Lake, N.W.T.

vait être tout à son élève. Et si cette dame se contentait de nier, que ferait Lucien ?

Invoquerait-il le témoignage d'Aline ?

Et à celle-ci, venant affirmer qu'elle avait entendu la proposition, Mme Schlosser n'était-elle pas en droit de répondre ?

—Mademoiselle, ce qu'a pu me dire mon amie ne vous regarde pas, et si vous vous aviez été moins attentive à ce que nous disions et plus attentive à la leçon que vous donniez, vous ne l'auriez pas entendu, et si quelqu'un a mérité une réprimande, c'est vous.

Alice comprenait bien cela et voilà pourquoi elle conjurait maintenant Lucien de mépriser cette accusation et de ne pas s'en occuper davantage, mais le jeune homme n'était nullement de cet avis.

—Cela est impossible, dit-il ; si l'accusation portée contre moi n'attaquait que ma vie privée, qu'elle me représentât comme un ivrogne, un joueur ou un débauché, je la dédaignerais volontiers, mais elle m'atteint dans ce que j'ai de plus précieux : mon honneur ; il suffirait que le hasard la fit arriver jusqu'au ministère pour que j'en fusse honteusement chassé.

—On n'y croirait point.

—Vous y avez bien cru ! vous !

Aline baissa la tête et ne répondit rien.

Lucien se fit renseigner sur le nom et l'adresse de Schlosser. Ce premier renseignement obtenu, comme il voulait quand même tenir Aline en dehors de tout ce qui pouvait arriver, il n'alla pas au domicile du marchand de produits chimiques ; il se contenta de l'épier et le suivit un soir au café où celui-ci allait chaque soir après son dîner.

Et au lieu de rester dans la salle commune, il entra avec lui dans la pièce où Schlosser et ses amis avaient coutume de se réunir.

On regarda bien un peu cet intrus, mais comme après tout, cette partie du café était ouverte à tout le monde, personne ne s'inquiéta davantage de sa présence.

Il s'était fait servir du café.

Il suera tranquillement sa tasse, alluma une cigarette et attendit quelques instants en observant silencieusement les gens qui étaient là.

— Eh bien, mon vieux Schlosser, dit un des consommateurs en s'adressant à son voisin, je crois que nous pouvons commencer notre petite partie.

Avant que Schlosser eût répondu, Lucien s'était avancé vers lui.

—Monsieur, lui dit-il froidement, me connaissez-vous ?

—Non, monsieur.

—Cependant, monsieur, il paraît que vous prétendez me connaître.

La voix du jeune homme s'était élevée et tremblait légèrement.

Il continua ;

—Je suis Lucien Chatenay, commis principal au ministère de la Guerre.

Ce nom avait produit un effet singulier, non seulement sur Schlosser, mais aussi sur celui qui lui avait proposé de faire une partie et qui n'était autre que son ami Muller.

—Mais, monsieur, essaya Schlosser, devenu subitement tout pâle, je ne sais ce que vous voulez dire. . .

—Je veux dire, s'écria Lucien avec force, que vous vous êtes permis d'avancer que j'étais complice de votre infamie et que vous en avez menti !

—Monsieur !

—Oui, monsieur, vous allez confesser ici, devant tous, que c'est aujourd'hui la première fois que vous me voyez, où je vous soufflette.

—Laissez-moi tranquille, je n'ai pas affaire à vous.

—C'est bien reprit Lucien.

Et sans autre explication, il leva la main et une double gifle tomba sur le visage blême du Prussien, qui, ivre de colère, prit sur une table à sa portée un bock garni d'une anse et allait à son tour en frapper son agresseur ; mais son ami Muller qui, aux premiers mots de Lucien, avait prêté l'oreille, paralysa son mouvement en lui prenant le bras.

—Un moment, s'écria-t-il, il faut d'abord s'expliquer.

—Expliquer quoi ? fit Schlosser, des soufflets, à moi !

—Oui, monsieur a raison ; je donnerai toutes les explications qu'il vous plaira à vos témoins, et vous vous entendrez avec les miens qui sont M. le commissaire de police de votre quartier et M. le procureur de la République. Voici mon adresse.

Et, jetant une carte au nez de Schlosser, le jeune homme partit.

— Oh ! s'écria le marchand de produits chimiques, ça ne se passera pas de la sorte, et je vais. . .

—Vous allez sortir avec moi, lui dit Muller en le regardant bien face, cela vous calmera.

— Mais. . .

—J'ai besoin que vous m'accompagniez jusqu'au chemin de fer de l'Est ; ma femme revient ce soir par le train de dix heures, et en attendant, continua-t-il en le regardant d'une certaine façon, vous me donnerez quelques renseignements sur une affaire que vous connaissez.

—Ah ! je ne suis pas en train de causer d'affaires.

—Vous vous y mettez, monsieur Schlosser, venez.

Et, sans plus tarder, il prit son chapeau accroché à une patère et du geste montra le chemin à son compagnon, qui n'essaya pas davantage de résister.

Muller avait grandement le désir de savoir à quoi s'en tenir sur le véritable motif qui avait poussé M. Lucien Chatenay à gifler Schlosser ; il avait reçu la veille un télégramme de sa femme l'informant de son retour immédiat, alors qu'elle devait passer quelques jours à Strasbourg, et il commençait à craindre d'avoir agi un peu légèrement en achetant et en payant deux mille francs un document dont l'origine paraissait être suspecte.

—Oh ! se dit-il en lançant sur Schlosser un mauvais regard, si le gueux m'a fourré dedans, malheur à lui !

Et il l'interrogea d'une façon qui ne permettait pas de répondre évasivement.

—Je veux savoir la vérité, et vous allez me la dire, fit-il.

Schlosser avoua qu'il ne tenait pas le fameux papier contenant la recette de la nouvelle poudre de M. Chatenay en personne, mais d'un ami de celui-ci dont il était sûr, et il jura qu'il était parfaitement innocent de toute idée de tromperie.

—Quel est le nom de cet ami ? demanda Muller.

—J'ai donné ma parole de ne pas le révéler.

Muller parut se contenter de cette réponse ; il ne voulait rien brusquer jusqu'à l'arrivée de sa femme qui allait probablement lui apprendre du nouveau.

On avait gagné la gare.

Quelques minutes s'écoulèrent, le train fut signalé.

Un moment plus tard, Mme Frédérique Muller descendait de wagon.

—Eh bien ! lui demanda son mari.

—Eh bien ! nous sommes volés par monsieur, fit-elle en désignant Schlosser.

—Dites donc, vous, ménagez vos expressions, dit celui-ci.

Mais la dame était lancée, elle ne s'arrêta pas.

—Oui, vous nous avez volés, vous êtes un coquin !

—Ah ! taisez-vous, ou sans cela...

—C'est toi qui vas te taire, fit à son tour Muller, et me rembourser les deux milles francs que tu m'as volés, bandit ! Ah ! tu me vends un papier qui est faux !

—Oui, oui, je l'ai là, vociféra Mme Muller ; c'est l'œuvre d'un faussaire, m'a dit le prince.

—Un faussaire ! Te tairas-tu, méchante bête ! Tais-toi, ou je te dénonce comme une espionne.

Il n'avait pas lâché cette dernière parole que Schlosser reçut, non pas un gifle, mais un coup de poing formidable, et Mme Muller, venant à la rescousse de son mari, tapa à coups de parapluie sur le marchand de produits chimiques, tout en lui mettant sous le nez le papier accusateur qu'elle avait tiré d'un sac dans lequel elle le replaça.

Mais cette scène de pugilat avait éveillé l'attention des gardiens préposés au maintien de l'ordre qui, au mot d'espionne et à la physionomie de trois adversaires, s'étaient demandé quels pouvaient être ces gens-là.

Mme Muller écumait de colère.

—C'est toi un espion, un voleur, et j'ai là, ajoutait-elle en brandissant son petit sac, de quoi t'envoyer au bagne, tu le sais bien.

Les agents n'hésitèrent plus.

En un clin d'œil, ils saisirent le couple Muller et Schlosser par le bras et les emmenèrent au bureau de commissaire, malgré leur vive opposition.

Lorsqu'ils s'étaient vus appréhendés au corps, tous trois avaient soudain retrouvé leur accord pour résister. Mme Muller changea subitement de ton :

—Mes bons messieurs, laissez-nous, c'est fini... Vous savez, un moment de vivacité... mais nous sommes d'honnêtes gens, des Alsaciens qui aiment bien la France.

D'ordinaire, les gens qui n'ont rien sur la conscience n'hésitent pas à s'expliquer devant le commissaire, et comme, dans une dispute, chacun croit avoir raison, c'est à qui réclamera le privilège de raconter l'objet du litige au magistrat.

Ici, c'était tout le contraire : on persistait à refuser la mé-

diation du commissaire et l'on ne manifestait qu'un désir, celui de ne pas comparaître devant lui.

Les agents ne s'y trompèrent pas et ils flairèrent quelque bonne prise.

Une fois devant le commissaire, le couple Muller et Schlosser grimacèrent un sourire, et, bien qu'aucune accusation ne fut portée contre eux, ils commencèrent par protester de leur innocence, après qu'il eurent décliné leurs noms, profession et demeure.

Un des agents fit un mouvement qui fut compris par le magistrat.

—Fouillez ces gens-là, commanda-t-il.

—Nous fouiller comme des malfaiteurs, moi, un homme établi patenté ! s'écria Schlosser en donnant les marques de la plus vive indignation, je m'y oppose.

Mme Muller avait nettement déclaré qu'elle défendait à qui que ce fût de mettre la main sur sa personne.

Le commissaire ne se laissa pas intimider par ces protestations.

On ne trouva rien de compromettant dans les poches des deux hommes.

Mme Muller avait prestement déposé son petit sac sur une chaise et essayait de le dissimuler sous les plis de sa robe, mais ce fut peine perdue.

Un agent s'empara du sac.

—Je vous défends de toucher à cela ; vous n'avez pas le droit de...

Le sac était ouvert et le commissaire en tirait la fameuse recette de la poudre que Schlosser prétendait tenir de Lucien Chatenay.

—Oh ! oh ! fit le magistrat dont l'attention s'était soudainement éveillée, qu'est-ce cela ?

—Une fourniture de produits chimiques que j'ai à faire, dit Schlosser.

—Au ministère de la Guerre.

—Oui... c'est-à-dire...

—Comment ce papier se trouve-t-il dans le sac de ma dame ?

—Qui arrive par le train de Strasbourg, fit observer l'un des agents.

—Je ne sais.

—Moi non plus, fit Mme Muller, qui n'avait plus conscience de ce qu'elle disait.

Le commissaire continua son enquête et, quand il eut terminé, il procéda régulièrement à l'arrestation des trois personnes.

Lucien Chatenay se sentait soulagé par la correction qu'il avait infligé au misérable Prussien, mais il se dit que s'il s'était donné la satisfaction de le souffleter, c'était tout, et il regretta de ne pas avoir exigé de lui quelque déclaration écrite, et surtout la confession de l'abus qu'il avait fait de son nom.

En somme, il n'était pas beaucoup plus avancé maintenant qu'auparavant, et quand il alla, le lendemain, informer les dames Dufour de ce qui s'était passé, Aline pût s'empêcher de lui dire :

—C'est fort bien, mais vous ne savez toujours pas comment cet homme a été amené à se servir de votre nom ?

—C'est vrai.

B. E. MCGALE

Montréal, 21 mars 1883.

Cher Monsieur,

Nous avons fait usage de votre SPRUCINE dans notre Couvent ces quatre ou cinq dernières années, et nous pouvons consciencieusement la recommander comme un bon remède pour la toux, le rhume et les affections des bronches.

J'en ai envoyé à notre Maison-Mère où l'on s'en sert maintenant, et là aussi on est entièrement satisfait.

L'usage de la SPRUCINE devrait être répandu partout, car il est certain que ce remède est bien tel que vous le prétendez.

La Supérieure de l'Académie Ste-Anne.

Et tout en travaillant à son bureau cette désagréable affaire ne quittait pas sa pensée.

Or, tandis qu'il compulsait des papiers, ses yeux tombèrent soudain sur une lettre de demande d'audience signée O. Schlosser.

Dans cette lettre, le signataire prétendait avoir une communication à faire au ministre.

Depuis la guerre de 1870, ces sortes de missive abondent au ministère ; un bureau spécial détaché du service général de la correspondance est chargé d'y répondre en invitant ceux qui les adressent à vouloir bien spécifier la nature de la communications dont ils parlent.

C'est une sorte de circulaire qui est signée par un sous-chef.

Châtenay regarda la date de cette lettre ; elle était du 13 septembre.

A cette époque, le sous-chef était en vacances et c'était lui, Lucien, qui, en son absence, signait en sa qualité de commis principal.

Il consulta un registre pour s'assurer que la réponse avait été envoyée et qu'aucune autre lettre de Schlosser n'était parvenue au ministère.

—Qu'est-ce que cela veut dire ? se demanda le jeune homme, tout surpris de ce fait.

Et il cherchait la solution du problème sans pouvoir la trouver.

En désespoir de cause, il se remit à travailler, mais, au bout d'un moment, il fut averti par un garçon de bureau que son chef le demandait.

—Que peut-il me vouloir ? se dit-il.

Et il entra chez le chef,

—Monsieur, lui dit celui-ci en lui remettant une lettre, voici une invitation qui vous est adressée. . .

—Une invitation ?

—Et je vous prie de me dire comment il se fait que vous êtes requis de vous présenter au cabinet d'un juge d'instruction.

Un regard sévère accompagnait ses paroles.

Lucien fut d'abord un peu étourdi du coup, mais se remettant aussitôt, il raconta tout simplement ce qui lui était arrivé, ne doutant pas que l'affaire pour laquelle il était appelé ne se rattachât à la correction qu'il avait infligée publiquement à M. Schlosser.

—Avant de rien faire, vous eussiez dû me parler de tout ceci.

—Je n'ai pas osé, monsieur.

—Vous avez eu tort, et il est au moins étrange que l'accusation dont vous vous parlez émane d'un homme avec qui vous prétendez n'avoir jamais eu aucune relation.

—Aucune, mais ce qui me surprend, c'est de voir que cet homme a écrit tout récemment au ministère pour demander une audience. . . Voici l'inscription de sa lettre.

Et il montra le registre au chef du bureau. Celui-ci, surpris et mécontent tout à la fois de voir un de ses principaux employés mêlé à une affaire dont il ignorait la portée se tint sur une prudente réserve et se contenta de recommander à Lucien de se rendre à l'heure indiquée chez le juge d'instruction, ce qu'il fit.

—C'est vous qui aviez écrit ceci ? lui demanda le magistrat en lui présentant la fameuse recette.

Lucien jeta les yeux sur le papier et ne put retenir une exclamation de surprise.

—Ah ! le grelin. . . Je comprend tout maintenant, s'écria-t-il.

—Répondez donc à ma question.

—Oui, oui, monsieur, je vais y répondre : cette signature est bien la mienne, mais l'écriture qui est au-dessus n'est pas mon écriture.

—Comment cela ?

Le jeune homme expliqua que la tête de lettre qu'il avait sous les yeux sortait bien de son bureau, qu'elle avait servi à répondre à une demande d'audience, qu'on avait probablement lavé par un procédé chimique les quelques lignes qu'elle contenait pour y substituer ce qu'on pouvait y lire maintenant.

Et il raconta qu'il avait en effet, au ministère, trouvé trace de cette demande signée Schlosser.

Puis, quand le juge l'interrogea sur cet homme, il raconta tous les détails de la façon dont il avait appris l'usage qu'il avait fait de son nom et comment il l'avait corrigé en plein café.

Tout cela était dit nettement, sans hésitation aucune et avec l'accent de la plus pure vérité.

Schlosser, accablé par cette déposition, essaya de nier ; puis enfin, comprenant qu'il ne parviendrait pas à se disculper, il avoua tout. Mais alors il eut une idée lumineuse : il prétendit que, connaissant les habitudes d'espionnage de Muller, il avait résolu de lui jouer un tour ; il avait en effet lavé l'écriture précédant la signature de M. Châtenay, et il avait, à la place, inscrit une soi-disant formule de poudre qu'il avait imaginée, en indiquant au hasard le mélange des premiers ingrédients qui lui étaient venus à l'esprit.

—De cette façon, ajouta-t-il, je ne faisais pas de tort à la France et je trompais un espion.

—En me volant deux mille francs, canaille ! laissa échapper Muller.

C'en était assez, la justice était fixée.

M. et Mme Muller et Schlosser furent envoyés devant la cour d'assises, qui se chargea d'appliquer à chacun d'eux la peine qu'il avait méritée.

L'ombre d'un soupçon n'atteignit pas Lucien Châtenay.

Il vient d'épouser Aline, mais il a exigé qu'elle ne donnât plus de leçons de piano.

FIN.



Guérissent CORS et VERRUES

Le seul remède sûr, rapide et efficace pour Cors et Verrues. Ni douleur, ni marque. Envoyé franco sur réception du prix. Adressez

B. E. MCGALE, MONTREAL.

BONIMENT



Le camelot. — Je m'adresse surtout ici aux pères et aux mères de famille.

Jeannette

Grande, maigre ; figure étrange qui tient du renard et du chat — luxueuse pour une pauvre ; vêtue d'une chemise toujours scrupuleusement blanche, d'un cotillon propre, d'un corsage et d'un schal antique soigneusement brossés. — Bonne, bizarre, un peu superstitieuse, un peu folle aussi... telle est la vieille Jeannette.

Elle connaît toutes les maisons, depuis la blanche demeure carrée au toit rouge du paysan riche, de monsieur le maire ou le conseiller, jusqu'à laasure de pisé ou de roches grisâtres, qui s'accroche en quelque coin perdu de combe pittoresque. — Ici, elle appelle une vieille ménagère : ma commère ; elle donne son surnom joliet à une jeune femme qui l'accueille. — Là, elle fait à une fiancée l'éloge de son *promis*, qu'elle a connu tout enfant ; plus loin, elle compte sa propre histoire, avec force digressions toujours spirituelles, parfois étranges. — Dans la cour des châteaux enfin, elle danse une ancienne *bourrée*, dont elle chante elle-même l'air vieillot, en chevrotant.

C'est une archive vivante. — Elle a garni sa prodigieuse mémoire des faits et gestes, des paroles mémorables de trois ou quatre générations. — Pas un bourg où ne lui soit arrivé quelques aventures. — Pas de jeunes gens qu'elle n'ait amusés, tout petits, de ses chansons. — Et, revers de cette vieille médaille humaine, pas non plus de scandales, de longtemps oubliés dont elle ne se sou ienne.

Elle fit une fois un pieux pèlerinage en pays lointain et c'est pour elle un radieux souvenir, le recoin ensoleillé de sa mémoire accablée. — Elle y vit des aspects grandioses qu'elle ne

comprit peut-être point, mais qu'elle goûta profondément. Elle y remarqua des étrangers, y apprit des usages nouveaux, et, par ce soir y gagna cent francs... une fortune inouïe !

Vigoureuse encore, quoique nonagénaire, elle pourrait peut-être vivre paisiblement en s'adonnant encore au dur travail de la glèbe. — Mais elle est veuve ; ses enfants, qui ont un toit et ne la veulent point avec eux, lui procureraient ailleurs un gîte stable... Non ! Elle préfère errer au jour le jour ; sentir sous ses pieds nus une route sans fin, ou la fraîcheur des mousses ombreuses : voir sur sa tête le ciel, sans borne aussi.

C'est la fille des champs et de la pauvreté : Elle les aime. — Sa folie douce la console des quelques inconvénients de son genre de vie, et, quand elle est rebutée, ce qui est rare, elle a ses chansons pour tromper sa peine et la fatigue du chemin.

Parfois elle jure, elle blasphème — alors, si quelqu'un la gronde doucement, elle regarde une vieille médaille de cuivre appendue à son cou, et s'exclame avec de grands gestes :

— "Pardon, bonne mère la Vierge, vous connaissez Jeannette ! Elle est vive, mais vous aime bien !..."

Elle a une existence douce, puisqu'elle sait se croire heureuse, c'est-à-dire posséder le vrai bonheur ; l'absence de désirs.

Si la maladie vient à la frapper, qu'on ne s'avise pas de l'enfermer dans un hôpital. Elle s'échapperait, malgré la surveillance de cet asile qui lui semblerait une prison. — Elle voudrait revoir, avant de mourir, ses camarades les oiseaux, son vieil ami l'air des sentiers, ses protecteurs les petits fermiers, pauvres aussi.

Un matin, bientôt sans doute, on la trouvera refroidie, sur une botte de paille, qui lui aura paru un lit douillet, dans la grange d'un paysan qui la veille au soir, l'aura recueillie.

Avec elle se perdront bien des curieuses légendes locales, qu'on aimerait à redire d'après elle, et plus d'un qui les entendrait, surpris de se sentir ému, dirait :

— "Pauvre Jeannette ! elle était gaie !"

Et les enfants pauvres auxquels elle donnait souvent la moitié de son pain mendié, ou de ses sous pour acheter des billes, auront une larme vite séchée, en murmurant :

— "Elle était bonne !"

JACQUES DE BONAL.

AVERTISSEMENT AMICAL

L'attention des pharmaciens et des marchands en général est appelée sur le fait que toutes les préparations médicinales authentiques du Dr Coderre portent son portrait et sa signature, et que de plus, par la décision de la Cour Supérieure le 5 mars et celle de la Cour de Révision le 31 juin, toutes personnes *VENDANT, OFFRANT EN VENTE* ou *AN-NONÇANT* quelques préparations médicales portant le nom du Dr Coderre seront poursuivies et punies conformément à la loi.

BOUTONS SUR LA FIGURE

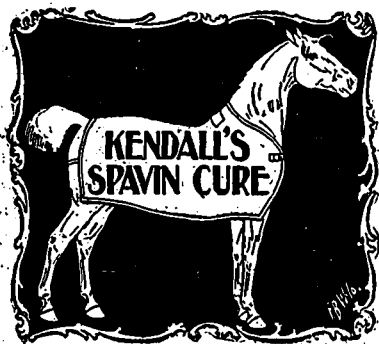
Le sang impur est la cause de ces boutons qui couvrent si désagréablement la figure, un bon traitement avec les *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard les fait disparaître.

L'ASTHME

Envoyez votre adresse afin de recevoir GRATUITEMENT et franco un paquet-échantillon de la **POUDRE ANTI-ASTHMATIQUE** du Dr Coderre. Si vous êtes souffrant, essayez ce remède et vous serez soulagé. Adressez :

THE WINGATE CHEMICAL CO. (Limited) Montreal.

QUERI



VAUT \$50 LA BOUTEILLE
Pour cet homme.

Cela peut vous valoir ce montant
ou même davantage . . .

Fingal, Co. de Barnes, N.-D., 19 mars 1898.
Chers messieurs.—J'ai employé votre Remède de Kendall pour les éparvins et le considère un excellent liniment. J'en ai guéri ma meilleure jument que je ne vendrais pas pour \$125 et que j'ai autrefois offerte pour \$75. Je serai heureux de recevoir pour ce timbre votre livre et vos recettes, ainsi que l'explique ce carton.

Bien à vous,

FRANK SMITH.

Hartington, P.O., Ontario, 6 mars 1898.

Dr B. J. Kendall Co.

Chers messieurs.—Vous trouverez sous pli un timbre de deux centins pour votre précieux livre sur les chevaux. J'en avais un mais je l'ai perdu. Depuis des années j'emploie votre Remède de Kendall contre les éparvins avec un constant succès et le considère comme le meilleur traitement sur le marché pour hommes ou bêtes. Veuillez m'envoyer le livre pour chevaux que vous annoncez sur la bouteille.

GEORGE BROWN.

C'est un remède absolument sûr pour les éparvins, les Suros, les Courbes, les Jardons, etc. Il détruit l'excroissance et ne laisse aucune cicatrice. Prix, \$1; six pour \$5. Comme liniment il n'a pas son égal pour les familles. Demandez à votre pharmacien le Remède de Kendall pour les éparvins, ainsi que le "Traité sur les chevaux", le livre donné gratuitement, ou adressez-vous à

Dr B. J. KENDALL Co., Enosburg Falls, Vt.

R·I·P·A·N·S TABULES

Les Médecins les
Trouvent
Une Excellente
Prescription
Pour l'humanité.

ON DEMANDE:—Un cas de mauvais santé que les R·I·P·A·N·S n'amélioreront pas. Elles chassent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulage. Remarquez le mot R·I·P·A·N·S sur le paquet et n'acceptez aucune substitution. Les R·I·P·A·N·S, 10 pour 5 cents, peuvent être trouvées dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille attestations seront envoyés par la poste pour cinq cents à n'importe quelle adresse donnée à la Ripans Chemical Co., 10 Spruce, New-York.

ENTRE GAMINS

—Et ton père ?

—Comme moi.

—Mais, enfin, comment t'appelle-t-on, lorsque c'est l'heure de manger la soupe ?

—On m'appelle pas ; je suis toujours le premier.

L'IMPORTANCE DU SANG PUR

Dans sa course à travers le corps, le sang nourrit les organes et en même temps il les nettoie. Les *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard rendent le sang pur et vigoureux, et propre à accomplir ses deux fonctions.

Offre Extraordinaire

Avant la fin de l'année nous voulons grossir nos listes d'abonnés autant que possible. A chaque nouvel abonné qui nous enverra 30 cts, nous ferons parvenir un "set" de trois jolies Epingles à Ruban, en plaqué d'or et émaillées à la main — ce qui constitue un très charmant cadeau pour une dame ou un monsieur.

L'AMI DU LECTEUR,

Montréal.

PIEDS

Tendres, Transpirants, Enflés, Irritables, Cors Mous et Ongles incarnés, immédiatement soulagés par la *POUDRE* de McGALE pour les pieds. — Prix 25 cts par boîte. — Un échantillon GRATIS sera envoyé franco en s'adressant

THE WINGATE CHEMICAL CO. (Limited) MONTREAL.

25 CTS.

A PROPOS DE CHINE

Le jeu de hasard est la passion dominante du Chinois. Les enfants jouent aux dés avec les marchands de bonbons et ces bonbons forment l'enjeu.

**

Il n'y a qu'une langue écrite mais il y en a plus de cent parlées. Les dictionnaires renferment 44,449 caractères ou hiéroglyphes. Il n'y a ni alphabet, ni inflexion, ni déclinaison ni conjugaison. Pour le nombre, le genre, etc., il faut employer un ou deux autres mots. Pour lire les livres classiques il faut savoir au moins 5,000 caractères.

**

Mot de la fin :

X.—Qui nous eût dit cela il y a vingt ans ! les soldats allemands et les Français camarades de lit !

XX.—De Li... Hung-Chang.

INTÉRÊT GÉNÉRAL

L'intérêt général, c'est la santé de chaque individu et de la communauté prise dans son ensemble. La plupart des maladies dont nous souffrons ont pour cause la faiblesse et l'altération du sang. Les **Piûles de Longue Vie du Chimiste Bonard** rendent au sang sa force et sa pureté.

A PLUS FORTE RAISON

Le bon humoriste Saumure est gai dans ses écrits et un peu amer à la ville. Quelqu'un citait devant lui quelques bonnes réparties d'un confrère sans arriver à le dérider. Et comme on lui en faisait la remarque :

—Mon cher, dit Saumure, mes propres bons mots ne me font pas rire, vous pensez bien que je ne vais pas rire de ceux des autres !

C'EN EST FAIT

Le juge.—Assez de mensonges ! vous voyez bien que vous n'êtes pas cru !

Le prévenu (tristement).—Pas cru !... alors je suis enuï !!

Notre Prochain Numéro

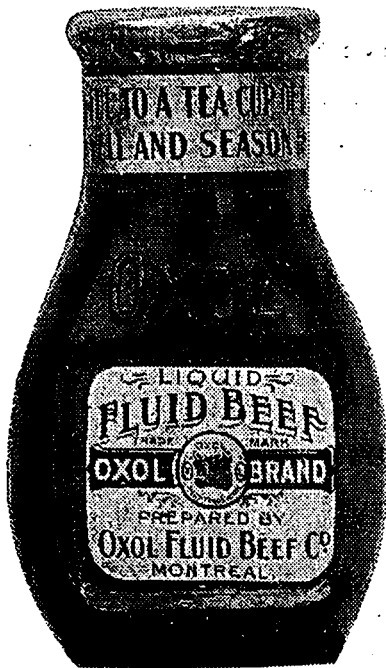
Le prochain numéro de L'AMI DU LECTEUR contiendra comme feuilleton complet un charmant récit intitulé

LE PERE FLUTEAU

qui n'a jamais été publié dans ce pays. On y trouvera aussi des articles sur les sujets les plus attrayants.

N'oubliez pas de donner votre commande à quelque dépôt de journaux.

Le Thé de Bœuf....



OXOL

Donne la Force et sustente la Vie.

Une once d'OXOL contient plus de matière nutritive qu'une livre d'Extrait de Bœuf ou que le thé de bœuf fait à la maison

PRÉPARÉ PAR LA

OXOL FLUID BEEF CO., Montreal

A VENDRE PAR

B. E. MCGALE,

2123 Rue Notre-Dame, - Montréal.

Restaurateur
... de Robson

Plus de Cheveux gris

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.

PROPRIÉTAIRE

J. T. GAUDET, Pharmacien,
JOLIETTE, P. Q.

SACHETS...
PARFUMÉS

Envoyez-nous 35 cents en Argent ou en Timbres et nous vous enverrons L'AMI DU LECTEUR pendant un an et un JOLI SACHET PARFUMÉ (parfums select) d'une durée garantie pour deux ans. Adressez :

"L'AMI DU LECTEUR," MONTREAL.



L'ASTHME GUÉRI...

**Echantillon
gratuit.**

La surprenante nouvelle que l'ASTHME PEUT ÊTRE GUÉRI venant d'un homme aussi autorisé que l'était feu le Dr J. Emery Coderre, qui au cours d'une pratique de plus de 50 ans a eu une large expérience et de merveilleux succès dans le traitement des maladies des organes respiratoires, vous prouve que la POUDRE ANTI-ASTHMATIQUE DU DR CODERRE apporte un soulagement immédiat aux plus violentes attaques d'asthme. Son emploi régulier ne contribue pas seulement à soulager le malade mais rend les attaques moins fréquentes, puis en empêche pour tout de bon le retour.

Dans les cas d'ENROUEMENTS GRAVES, d'OPPRESSIONS BRONCHITQUES et de TOUX OBSTINÉES, cette poudre sera considérée hors de prix. Convaincus que le moyen honnête de vendre un Remède est de laisser ceux qui voudraient l'acheter reconnaître par eux-mêmes ses mérites avant de faire l'achat — à chaque victime de ces maux qui nous enverra son nom et son adresse, nous ferons parvenir gratuitement un paquet-échantillon de la Poudre Anti-Asthmatique du Dr Coderre.

**Elle soulage immédiatement !
Elle guérit les cas les plus obstinés !!
Elle est absolument sûre !!!**

Envoyez votre adresse afin de recevoir gratuitement et franco un paquet-échantillon. Si vous êtes souffrant, ne manquez pas d'essayer ce remède et vous serez soulagé.

Le prix de vente régulier est de 50 cts à \$1.00, selon la grosseur du paquet.

The Wingate Chemical Co., Limited
2 MAPLE AVENUE, MONTREAL

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Principaux officiers de la Société des Artisans Canadiens-Français

Officiers honoraires

AUMONIER GÉNÉRAL..... MGR PAUL BRUCHÈSI, archevêque de Montréal.
PRÉSIDENT HONORAIRE..... SIR WILFRID LAURIER, premier ministre du Canada.
AUMONIER..... M. le chanoine A. ARCHAMBAULT.
VICE-PRÉSIDENT HONORAIRE..... Son Honneur RAYMOND PRÉFONTAINE, M.P., maire de Montréal.

Conseil exécutif

PRÉSIDENT GÉNÉRAL..... JOSEPH THIBEAULT, maître plombier.
1er VICE-PRÉSIDENT GÉNÉRAL... ALFRED LAMBERT, manufacturier de chaussures.
2me VICE-PRÉSIDENT GÉNÉRAL... L. S. GENDRON, employé civique.
1er COMMISSAIRE-ORDONNATEUR.. NARCISSE LAPOINTE, négociant.
2me COMMISSAIRE-ORDONNATEUR NAPOLEON DESCHAMPS, négociant.
DIRECTEURS..... DOMINA GAGNÉ, manufacturier de portes, chassis, etc.
GRÉGOIRE LÉVEILLÉ, maître plâtrier.
LOUIS A. JACQUES, négociant et échevin de la cité de Montréal.
ALPHONSE H. RENAUD, manufacturier et marchand de meubles.
CENSEURS..... F. G. CRÉPEAU, notaire public.
NAPOLEON THÉORET, notaire public.
C. P. CHAGNON, marchand de nouveautés.
J. V. DESAULNIERS, professeur à l'École Montcalm, Montréal.

Officiers

SECRETARE GÉNÉRAL..... A. BOURBONNIÈRE.
TRÉSORIER GÉNÉRAL..... HENRI ROY.
MÉDECIN EN CHEF..... E. P. LACHAXELLE, M.D.
AUDITEURS..... J. S. MATTE, Québec, P.Q.
J. N. RATTEZ, Ottawa, Ont.
PROCUREUR..... GUSTAVE LAMOTHE, avocat.
NOTAIRE..... PHILIAS MAINVILLE, N.P.
INSPECTEUR GÉNÉRAL..... NAPOLEON LACHANCE.

CONDITIONS D'ADMISSION

Pour être admissible dans cette société, il faut posséder les qualités et remplir les conditions suivantes :

- (1) Être catholique et n'appartenir, sans dispense de l'ordinaire, à aucune société secrète ou autre défendue par l'Eglise catholique.
- (2) Avoir de honnes mœurs et n'être point adonné à l'usage immodéré des boissons enivrantes.
- (3) Jouir d'une bonne santé, d'une bonne constitution, n'être sujet à aucune maladie héréditaire, acquise ou incurable, ni affligé d'aucune infirmité notable
- (4) Ne pas exercer l'une des occupations suivantes, qui sont réputées insalubres aux fins des règlements de la Société, savoir : égoutier, vidangeur, pompier, ingénieur et chauffeur de locomotives, mineur, serre-frein, etc., etc.
- (5) Être âgé d'au moins dix-huit ans et ne pas dépasser l'âge de quarante-cinq ans.
- (6) Parler la langue française ; être Canadien-Français ou considéré comme tel.

L'aspirant doit être présenté par deux membres qui signent la formule de présentation. Il dépose en même temps \$1.25 pour couvrir les frais de son examen médical. S'il est admis par le bureau de direction, il aura à payer les droits d'entrées suivantes :

De 18 à 30 ans.....	\$ 2.00	De 41 à 42 ans.....	\$20.00
" 30 à 35 "	3.00	" 42 à 43 "	30.00
" 35 à 40 "	5.00	" 43 à 44 "	40.00
" 40 à 41 "	10.00	" 44 à 45 "	50.00

L'aspirant déposera aussi, comme droit d'entrée, cinquante centins pour faciliter le prompt paiement de l'indemnité au décès, cinquante centins pour sa contribution du mois et quinze centins pour son certificat d'admission, mais il n'a pas de contribution de décès à payer dans le mois qui suit son admission. La contribution régulière de chaque membre est de cinquante centins par mois payable d'avance, le ou avant le premier mardi de chaque mois. La contribution au décès de chaque membre est actuellement de 8 cents par décès, de manière à former \$1,000 pour la veuve ou les héritiers.

BENEFICES

Un membre a droit à ses bénéfices aussitôt qu'il a reçu son certificat de membre. Il a droit à une allocation de quatre piastres par semaine pendant vingt semaines lorsqu'il est malade. A son décès, sa veuve et ses héritiers reçoivent mille dollars. Jusqu'à aujourd'hui, la cotisation mensuelle et la contribution au décès réunies n'ont pas dépassé \$15 par année. Tout membre peut disposer des mille piastres dues à sa mort, en faveur de qui il veut ; s'il n'en dispose pas par testament ou autrement, cette somme est payable à sa femme, et, s'il n'a pas de femme, à ses héritiers.

... UNE CHANCE SANS PRÉCÉDENT... Des primes artistiques pour le public lecteur.

Dans le double but de nous montrer reconnaissants pour l'encouragement que nous a accordé le public et, aussi, pour disséminer certaines gravures réellement artistiques, nous avons décidé de faire l'offre que voici :

A tous ceux qui, étant nouveaux abonnés, nous enverront VINGT-CINQ CENTS pour l'abonnement, plus CINQ CENTS pour la poste, nous enverrons au choix une des gravures suivantes : grandeur 13 x 16.

Ste Famille, St Joseph, Sacré Cœur Jésus, Sacré Cœur Marie, Immaculée Conception, Le Bon Pasteur, Jésus portant sa Croix, Ste Hélène, Ste Philomène, Ste Cécile, Ste Agnès, Ste Marguerite, Notre-Dame du Saint Rosaire, Le Printemps, l'Été, l'Hiver, la Boisson Favorite, l'Espérance, Souvenir du Mariage, Mort d'un Père, Mort d'une mère

On remarquera qu'il y a dans cette série de gravures des sujets religieux et des sujets inspirés par la sentimentalité ou l'idée de famille.

Qu'on n'oublie pas de répandre cette bonne nouvelle et de donner à tous la chance de recevoir un excellent journal et en plus une prime de première classe.

L'AMI DU LECTEUR, No 2 Maple Avenue. Montreal.

UNE AUTRE PRIME

A toute personne qui nous fera parvenir le prix du ou des volumes désirés parmi ceux dont voici la liste, plus 5 cents par volume pour la poste, nous enverrons le ou les volumes et en plus L'AMI DU LECTEUR pendant un an.

LE MÉDECIN DES PAUVRES, grand roman par Xavier de Montépin	0.50	NOUVEAU COURS DE LANGUE ANGLAISE, d'après la méthode d'Ollendorff. Système facile, simple et rapide pour apprendre la langue anglaise.	0.40
LES MILLE ET UNE NUITS, contes arabes, ornés d'un grand nombre de gravures	0.50	DAVID TÊTU ET LES RAIDERS DE SAINT-ALBAN. Épisode de la guerre américaine, 1864-65	0.40
LE PÈLERIN DE SAINTE-ANNE, roman canadien par M. Pamphile Lemay, nouvelle édition complète en un volume	0.50	HISTOIRE DE MONTFERRAND, Pathilète canadien, par Benj. Sulte, avec un portrait de Montferrand	0.40
RIS ET CROQUIS, historiettes, fantaisies et nouvelles, par C. M. Ducharme	0.50	MAUDITE ! grand roman à sensation, par ***	0.50
ALBERT OU L'ORPHELIN CATHOLIQUE, par A. Thomas. L'auteur, sous forme de roman très attachant, prend la défense des croyances et pratiques catholiques contre les préjugés et les calomnies protestantes. C'est en même temps un récit plein d'intérêt et un ouvrage de controverse très solide et bien écrit	0.50	L'ENFANT MYSTÉRIeux, roman canadien, par Eugène Dick	0.50
CUISINIÈRE CANADIENNE (nouvelle), contenant tout ce qu'il est nécessaire de savoir dans un ménage, tel que l'achat des diverses sortes de denrées ; les recettes les plus nouvelles et les plus simples pour préparer les potages, les rôtis de toutes espèces, la pâtisserie, les gelées, glaces, sirops, confitures, fruits, sauces, puddings, crèmes et charlottes ; poissons, volailles, gibier, œufs, légumes, salades, etc., différentes recettes pour faire diverses sortes de breuvages, liqueurs, etc., etc., un volume, élégamment relié en toile	0.50	L'USURPATEUR, grand roman de la vie réelle, en trois parties, 460 pages	0.40
LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE, ou le Mystère de la Statue de Bronze, roman par L. B.	0.50	LA MAVEUX, roman, par Xavier de Montépin	0.40
GUSTAVE OU UN HÉROS CANADIEN, un charmant épisode du pays	0.50	LA MALÉDICTION D'UN PÈRE, roman, par Émile Richebourg	0.35
LES BASTONNAIS, ce célèbre ouvrage en nouvelle édition de luxe	0.50	LE SUCCÈS DU SALON, chansonnier avec musique	0.35
VIES DES SAINTS pour tous les jours de l'année, beau volume avec 368 gravures	1.00	L'ALBUM DU CHANTEUR, nouvelles romances et chansons, avec musique	0.35
HISTOIRE NATURELLE, extraite de Buffon et de Lacépède, grand volume avec 200 gravures	1.00	LE PLAISIR AU SALON, romances et chansons nouvelles, avec musique	0.35
DICIONNAIRE COMPLET ILLUSTRÉ de la langue française, par P. Larousse. 1144 pages, 2000 gravures, 35 tableaux encyclopédiques, 27 cartes géographiques, dont 7 spéciales au Canada, 260 portraits de personnages célèbres du Canada et des autres pays, 5,000 articles géographiques et historiques concernant le Canada. Fort volume, relié	1.00	ARMAND DURAND ou la Promesse Accomplie, roman canadien par Mme Leprohon	0.30
LA MUSE POPULAIRE, romances, chansonnettes, chansons comiques, avec musique, 480 pages	0.60	LE MANOIR DE VILLERAY, roman canadien par Mme Leprohon	0.30
		UNE APPARITION, épisode de l'émigration irlandaise au Canada, par Érasme d'Orsonneus	0.30
		CHANSONS COMIQUES, nouveau recueil contenant des romances, chansonnettes, etc., etc., avec musique, par J. A. Blondin	0.30
		AMOUR ET HAINE, ou le Drame de Bicêtre, grand roman	0.25
		FÉLIX POUTRE, ou Échappé de la Potence. Souvenirs d'un prisonnier d'État en 1837	0.25
		VIE DE NAPOLEON Ier, ou entretiens de Maître Pierre sur l'histoire du grand Empereur, recueillis par Marco de Saint-Hilaire. 288 pages	0.25
		VIES BRISÉES, roman, par Jules Mary	0.25
		LE CHEMIN DES LARMES, roman à sensation	0.25

HATEZ-VOUS ! HATEZ-VOUS !

"L'AMI DU LECTEUR", Montréal.

L'ANEMIE

C'est le mal profond, qui mine, ravage et anéantit tout le système. L'anémie creuse les joues, émacie le corps et la figure, et donne au teint une couleur cadavérique affreuse et repoussante.

C'est l'épuisement de la vie et la mort lente, affreuse, agonisante et pleine de souffrances.

Pour vaincre ce mal, il faut un puissant tonique, éprouvé, connu de tous, recommandé par les médecins.

Le seul efficace et possédant toutes les propriétés voulues sont les

Pilules de Longue Vie

(BONARD)

Nous ne voulons chercher d'autre preuve de la merveilleuse efficacité de notre remède que dans le témoignage qu'en donne Madame Caster, 1724, rue Ontario, guérie après avoir essayé sans succès une foule d'autres préparations. Ce que dit Madame Caster est corroboré par une foule de personnes qui ont pris les Pilules de Longue Vie.

Voici ce qu'écrivit Madame Caster :



MESSIEURS,

J'ai souffert pendant plusieurs années de cette terrible maladie qu'on appelle l'anémie.

J'avais le sang tellement pauvre que, dans l'été même, j'avais constamment les extrémités froides ; ainsi, jugez de l'état de faiblesse dans lequel je me trouvais. J'essayais tous les remèdes que l'on me recommandait ; les préparations ferrugineuses de toutes espèces, je les ai épuisées, je crois, complètement ; et toujours sans amélioration et sans résultat. Si bien que j'en vins à essayer les Pilules de Longue Vie. Après en avoir pris seulement deux boîtes, j'éprouvais un changement assez notable pour me décider à continuer.

Ce que je fis ; et maintenant, après six mois de ce traitement, je jouis d'une santé solide et les douleurs que je ressentais sont disparues.

Je dois tout cela aux Pilules de Longue Vie, que je considère comme incomparables pour renforcer le sang et le système en général.

MADAME L. CASTER.

Nous vous offrons une boîte de Pilules de Longue Vie absolument pour rien.

Afin de démontrer la conviction profonde que nous avons de pouvoir vous guérir, si vous souffrez d'anémie, d'épuisement général, en un mot, de faiblesse féminine, nous sommes prêts à vous fournir, sur réception d'un timbre de 2 cents, une boîte de Pilules de Longue Vie (Bonard) gratuitement, et même de vous donner gratuitement des consultations par lettre ou à nos bureaux pour déterminer le meilleur traitement à suivre pour vous faire revenir à la santé. Nos consultations se donnent au n° 202 de la rue Saint-Denis, de 9 a.m. à 6 heures. p.m.

Profitez-en sans retard.

LA COMPAGNIE FRANCO-COLONIALE, 202 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

Ecrivez pour notre livre et échantillon gratis.



NO. 1

PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE POUR AFFECTIONS BILIEUSES & C.

**A n'importe quelle Saison
Et sous n'importe quel Climat !**

*Avis aux Familles pour la Conservation
de leur Santé !*

LES PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE, étant purement Végétales, peuvent être données en toutes saisons et dans tous climats ; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

Pour le Mal de Tete, les Etourdissements et les Dérangements Bilieux

Prenez 2 ou 3 Pilules en vous couchant, et 1 ou 2 le matin à jeun, et répétez la même dose 2 ou 3 jours après, ou au besoin.
TRAITEMENT.—Mangez peu, choisissant une nourriture simple et légère, substantielle et facile à digérer ; exercice modéré.

La Jaunisse Prenez 2 Pilules tous les matins à une heure régulière, avant de manger, et buvez 3 fois par jour, un verre à pied de tisane de Dandelion dont voici la recette : 2 onces de racine de Dandelion dans une pinte d'eau bouillante, laissez tremper pendant une heure et coulez.

Constipation, Dyspepsie, Indigestion 1 Pilule avant de diner ou en se couchant ou au besoin.
TRAITEMENT.—Aliments nourrissants et légers. Ne jamais prendre ni soupes ni ragoûts, et boire très peu d'aucune liqueur en mangeant ; exercice modéré en plein air.

Les Pilules de McGale sont les meilleures Pilules de famille pour l'usage général. Les directions et explications entourent chaque boîte. Voyez que le nom de McGale se trouve sur chaque paquet.

25c par Boîte ; 5 Boîtes pour \$1.00.

Expédiée franc de port sur réception du prix.

B. E. MCGALE, Chimiste, MONTREAL.

APPRÉHENSION

MME DUCRÉPÉ.—Il vient d'arriver un accident terrible à un bicyliste.

MME LAFICELLE.—Oh mon Dieu ! pourvu que ce ne soit pas mon mari.

MME DUCRÉPÉ.—Il a donc une bicyclette ?

MME LAFICELLE.—Non... mais il pourrait en avoir volé une !

A TABLE

Gatien.—Eh bien ! Monsieur Arsène, comment trouvez-vous ce potage ?

Monsieur Arsène (qui est voyageur en parfumerie).—Très bon ; pour qu'il soit parfait, il suffirait d'y ajouter quelques gouttes de ma merveilleuse essence épilatoire, qui fait dispatre instantanément toute trace de cheveux.

HABITUDE DE MÉTIER

A.—Bonnassot dit toujours du bien de tout le monde.

B.—Rien d'étonnant à cela, il est employé chez un marbrier à graver des épitaphes.



Le Point

sur lequel nous désirons insister c'est que les

**TEINTURES
TURQUES**

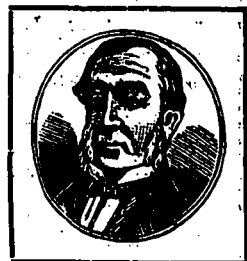
sont les meilleures sur la terre pour Teintures Domestiques. Elles teignent le Coton, la Soie, les Lainages et les étoffes de tissus mixtes et les teignent bien. Demandez-les à votre fournisseur.

PRIX - 10 Cts.

BRAYLEY SONS & CO., MONTREAL.



Ne cherchez pas à vous persuader que vous ne pouvez pas être malade. La maladie vient quand vous l'attendez le moins



A la maison ou en voyage **Ayez toujours le**

STANTON'S PAIN RELIEF

Stanton's Pain Relief

Interne et Externe

Ce remède arrête et dissipe plus d'indispositions et de douleurs, et établit un plus parfait équilibre de tous les fluides qui circulent dans le système humain, que ne saurait le faire dans le même espace de temps aucun médicament en usage.

C'est un remède externe, composé de racines, d'herbes et d'écorces dont nos ancêtres faisaient usage, et que la Providence a répandues en grande quantité sur la terre pour guérir toutes les maladies, si nous savons en reconnaître les merveilleux effets. Il a fallu plusieurs années d'expérience et d'étude à la Faculté de Médecine pour trouver les remèdes les mieux adaptés aux maladies suivantes, savoir : —

Choléra, Choléra Morbus.

La Diarrhée et la Dysenterie en 1 jour.

Le Mal de Tête et le Mal d'Oreille en trois minutes.

Le Mal de Dents en une minute.

La Névralgie en cinq minutes.

Les Entorses en vingt minutes.

Le Mal de Gorge en dix minutes.

La Colique et les Crampes, en cinq minutes.

Le Rhumatisme dans un intervalle de 1 à 30 jours.

La Fièvre Intermittente et autres en une journée.

Les Douleur dans le Dos et les Côtes en dix minutes.

La Toux et le Rhume en un jour.

La Pleurésie, en un jour.

Guérit de plus la Surdité, l'Asthme, les Maladies des Bronches, l'Inflammation des Intestins, la Dyspepsie, les Maladies du Foie, l'Er sipele, le Battement de Cœur, les Brûlures, les Engelures, les Cors, etc., etc.

☞ Gardez-le dans votre famille La maladie arrive lorsqu'on s'y attend le moins. ☞

Prix 25 cts, vendu partout.

Vendu en gros par " THE WINGATE CHEMICAL COMPANY Limited, MONTREAL, Canada."